

SUR L'ÉTYMOLOGIE DU NOM DE L'AVERNE¹ (*facilis descensus Auerno*)

0. Introduction

Le nom de l'Averne (lat. *Auernum* n.), la fameuse entrée des Enfers décrite dans l'*Énéide*, est totalement immotivé en latin-même. Pour les anciens, ce mot s'explique par un étymon gr. ὄρνον (*scil.* ἔλος *uel sim.*) « le marais sans oiseaux, qui fait fuir les oiseaux »². Si à partir du gr. ὄρνις m. « oiseau » un composé privatif ὄ-ορνός est possible, d'après des flottements comme ὄν-οίκος « sans maison » en regard du type ancien ὄ-οίκος (<*ὄ-φοίκος)³, il est sans doute plus commode d'expliquer le lat. *Auernum* par la substantivisation d'un ancien adjectif indiquant une position contrastive dans l'espace, soit le type de lat. *infernum* n. « enfer » (et *inferna* n. pl. « les enfers ») en regard de l'adjectif *infernus*, -a, -um. Un fait mérite d'être signalé, c'est que le terme *Auernum* ne se démarque pas de son dérivé d'appartenance : on dit ainsi *loca Auerna* et non **loca Auernia* ou **loca Auernica*. Cela s'explique fort bien si l'on accepte de voir dans le lat. *Auernum* le neutre d'un adjectif en -ernus (< *-er-ino-) du type de lat. *infernus*, *externus* ou *supernus*. Dans l'étude qui suit, on se propose de remotiver cet adjectif **auernus* (< **ay-er-ino-*) qui doit être un synonyme dialectal de *infernus*, apparaissant sous une forme fossile dans un toponyme. De fait, il existe un correspondant védique à l'étymon it. com. **ay-ero-* « inférieur ». Il s'agit du véd. *ávava-* « situé en bas, inférieur ». Le nom de l'Averne permettrait ainsi de rétablir une correspondance lexicale ancienne entre l'italique et l'indo-iranien.

1. l'entrée des enfers

L'entrée de l'Averne est amplement décrite par Virgile au chant 6 de l'*Enéide*, aux vers 237 à 241,

*Spēlunca alta fuit uastōque immānis hiātū
scrūpea, tūta lacū nigrō nemorumque tenebrīs,
quam super haud ullæ poterant impūne uolantēs
tendere iter pennīs : tālis sēs(ē) hālitus atrīs
faucibus effundens supera ad conuexa ferēbat.*

« Il y avait une caverne profonde, monstrueuse, ouverte en un bâillement énorme, hérissée de rocs, défendue par un lac noir et les ténèbres des bois. Nul oiseau ne pouvait dans son vol passer impunément au-dessus ; tel était le souffle qui se dégageait de ces gorges sombres et montait jusqu'aux voûtes célestes. »⁴

¹ Paru dans la *Revue de philologie* 82/1, 2008 [2010], 99-111.

² C'est à dire le marais dont les exhalaisons méphitiques tuent les oiseaux en plein vol.

³ Ces vues m'ont été suggérées par Monsieur CASEVITZ, à qui je tiens à exprimer ici ma gratitude pour sa riche relecture.

⁴ Trad. PERRET, CUF, 1978.

Le vers 242, aux prétentions étymologiques (*unde locum Grāi dīxērunt nōmine ἄορνον* « de là vient que les Grecs nommèrent ce lieu ἄορνον »⁵), est généralement tenu pour une maladroite interpolation. Nonius (14, 4) reprend à son compte cette étymologie : *Auernus...quia odor auibus infestissimus* « Le lieu (est nommé) ‘Auerne’ du fait que son odeur est fatale aux oiseaux ». De même, Pline, dans son *Hist. Nat.* (4. 1, 2), évoque « un lieu ἄορνον et une exhalaison délétère pour les oiseaux » (*locus ἄορνον et pestifera auibus exhālātiō*). On surprend un jeu de mot sous-jacent chez tous ces auteurs qui associent *auis* « oiseau » à *Auernum*. C’est là une sorte d’acclimatation latine de la motivation savante du lat. *Auernum* que les Latins faisaient remonter à un composé privatif ἄ-ορνον « sans oiseaux, où les oiseaux ne vont pas ». Pline évoque de semblables lieux, hors de tout contexte magico-religieux, dans son *Hist. Nat.* (2. 93, 207), *spīritūs lētālēs...aliubi uolucris tantum...aliubi prāter hominē cēterīs animālibus, nonnunquam et hominī* « (il y a) des exhalaisons mortelles <...> tantôt funestes seulement pour les oiseaux <...> tantôt pour tous les animaux excepté l’homme, et certaines fois pour l’homme ».

2. étude du lat. *Auernum*

D’un point de vue phonétique, il est tout à fait possible d’admettre pour *Auernum* un étymon gr. *ἄορνον. L’émergence d’un -u- de transition pour monnayer une séquence -αο- est attestée pour le type ἄορνή f. « sac ou besace » qui aboutit à lat. *auerta* ⁶ (<**auorta*). Par contre, ce qui est anomal, c’est que l’adjectif d’appartenance du lat. *Auernum* soit simplement *Auernus*, -a, -um. De fait, on attendrait plutôt quelque chose comme **Auernicus* ou bien **Auernius*, même pour un mot d’emprunt. Il n’est que de citer Virg., *En.* 6, 118, *nec tē # nēquīquam lūcīs Hecatē prāfēcit Auernīs* « ce n’est pas en vain qu’Hécate t’a faite maîtresse du bois de l’Averne ». Noter *Auerna loca* « des lieux semblables à l’Averne » (Lucr. 6, 738).

3. nouvelle orientation étymologique

Il est possible de trouver une tout autre manière de rendre compte de ces faits. Le lat. *Auernum* est peut-être un terme indigène, secondairement élucidé par un étymon grec de circonstance. Si c’est un ancien adjectif substantivé du type *hībernum*, on ne s’étonnera plus qu’il ne possède pas de dérivé d’appartenance. La forme doit s’analyser comme un ancien adjectif spatial contrastif en -ernus (soit le type *supernus* ~ *infernus*). En regard du neutre pluriel *inferna*, -ōrum « les enfers » ⁷ (Tac. *H.* 5, 5) on emploie *infernus*, -a, -um « des enfers, infernal » en fonction d’adjectif d’appartenance, ainsi chez Virg., *En.* 6, 106, *infernī iānuā*

⁵ Il est fait état du marais de l’Averne chez les auteurs grecs, ainsi chez Str. 5.4.5, ἐμῦθεν οἱ πρὸ ἡμῶν ἐν τῷ Ἀόρνῳ τὰ περὶ τὴν νέκυϊαν τὴν Ὀμηρικὴν καὶ δὴ καὶ νεκυομαντεῖον ἱστοροῦσιν ἐνταῦθα γενέσθαι καὶ Ὀδυσσεῖα εἰς τοῦτ’ἀφικέσθαι « Nos prédécesseurs ont voulu, dans leurs fables, situer dans l’Averne l’épisode de la νέκυϊα homérique : ils rapportent qu’on y pratiquait jadis la nécromancie et que c’est là que se rendit Ulysse ».

⁶ Forme attestée dans le *Codex Theodosianus* 8, 5, 47.

⁷ Noter en ce sens le doublet *Auerna*, -ōrum n. pl. attesté chez Virg., *En.* 3, 442, *Auerna sonantia siluīs #* « l’Averne qui résonne du bruit de ses forêts ».

rēgis # « la porte du roi des enfers ». Le dérivé *Auernālis* « de l'Averne »⁸ serait donc un dérivé de dérivé, à l'instar du type *infernālis* « infernal » fait sur le neutre substantivé *inferna* « les enfers » ou de *hībernālis* « hivernal » fait sur *hībernum* n. « la période hivernale ». Le terme *Auernum* ou *Auerna (loca)* doit être en propre une ancienne désignation des enfers, en tant que *lieux inférieurs*. Chez Virgile, il est loisible de relever le contraste entre *En. 6, 126, facilis descensus Auernō* # « il est facile de descendre en l'Averne » et *En. 6, 128 sed reuocāre gradum, superāsque eūādere ad aurās* # *hōc opus, hic labor est* « mais revenir sur ses pas, se retrouver libre sous les souffles d'en haut, voilà ce qui est l'affaire et qui demande effort » (Trad. J. PERRET, CUF, 1978). On peut supposer une opposition entre un adjectif **auernus* « inférieur » (substantivé au sens d'enfer) et son antonyme *superus (supernus)* « qui se trouve en haut ». On partirait d'un étymon it. com. **au-er-ino-* apparenté au véd. *ávāra-* « inférieur ». Les *loca auerna*⁹ seraient tout simplement des *loca inferna*.

4. dans quel système s'inscrirait un étymon it. com. **au-er-ino-* « situé en bas » ?

Il existe en latin tout un système d'adjectifs indiquant une position dans l'espace. Ils sont bâtis sur un adverbe, et offrent l'aspect de comparatifs ou de superlatifs, indiquant respectivement une position contrastive ou absolue dans l'espace¹⁰ :

adverbe spatial	dérivé « comparatif »	dérivé « superlatif »
<i>inter</i> (< <i>*enter</i>) « entre, à l'intérieur »	<i>*interus</i> (< <i>*ent-er-ó-</i>) <i>internus</i> (< <i>*enter-inó-</i>)	<i>intimus</i> (< <i>*ent-ṃ-ó-</i>) (±véd. <i>antamá-</i>)
<i>ex</i> (< <i>*eġ^h-s</i>) « hors de »	<i>*exterus</i> (< <i>*eġ^h-s-ter-ó-</i>) <i>externus</i> (< <i>*eġ^h-s-ter-inó-</i>)	<i>extimus</i> (< <i>*eġ^h-s-tṃ-ó-</i>)
<i>*infer</i> (< <i>*nd^h-ér</i>) « en bas »	<i>inferus</i> (< <i>*nd^h-er-ó-</i>) <i>infernus</i> (< <i>*nd^h-er-i-nó-</i>) (<i>inferior</i>) (véd. <i>ádharma-</i>)	<i>infimus</i> (< <i>*nd^h-ṃ-ó-</i>) (véd. <i>adhamá-</i>)
<i>super</i> (< <i>*upér-i</i>) « en haut »	<i>superus</i> (< <i>*uper-ó-</i>) <i>supernus</i> (< <i>*uper-i-nó-</i>) (<i>superior</i>)	<i>summus</i> (< <i>*(s)up-ṃ-ó-</i>) (±véd. <i>upamá-</i>)
<i>*au</i> (< <i>*au</i>) ¹¹ « de haut en bas, au loin »	<i>*auernus</i> (< <i>*auer-i-nó-</i>) « situé en bas » (±véd. <i>ávāra-</i>) (av. <i>aorā</i> adv. « vers le bas »)	∅

⁸ Horace, *Ep.* 5, 26 et Ovide, *M.* 5, 340.

⁹ Qu'il conviendrait sans doute d'écrire sans majuscule chez Lucrèce (6, 738).

¹⁰ Pour un exposé des faits exhaustif, consulter LEUMANN (1977 : 317) et WACKERNAGEL (*AiGr.* II, 2 : 217).

¹¹ Attesté en latin seulement sous forme du préverbe *au-* marquant la séparation (ainsi dans *au-ferō* « emporter » qui correspond au r. *γ-βepēm* « il emportera »). Le hitt. *ū-* (< anatolien com. **au*) interdit de poser une laryngale initiale de timbre **h₂-* (MELCHERT 1984 : 61), ce dont de VAAN (2003-04 : 2) semble ne pas s'être avisé en posant un étymon **h₂ey*. Noter que le véd. *áva* (gouvernant l'ablatif) signifie « en bas, vers le bas » et « au loin » (noter *RV* 1. 129, 6 *ava-tarám* (adv.) « plus loin »). La notion de descente enferme la valeur de déchéance et de perte, qui explique l'emploi de **au* comme préfixe privatif qu'on relève dans le v.-sl. *u-bogŭ* « pauvre » (en propre « sans part, privé de part ») qui s'oppose ainsi au type *bog-atŭ* « pourvu d'une bonne part, riche ».

5. le préverbe latin *au-* : syntaxe et phraséologie

Tout l'enjeu est de savoir s'il est permis de mettre en relation le préverbe *au-* du latin (lequel est fort rare) avec l'adjectif contrastif **auerno-* « situé en bas, inférieur ». On sait que le véd. *áva*¹² signifie « de haut en bas » et « au loin ». Sémantiquement, il est loisible de rapprocher le lat. *dē-* « de bas en haut » qui sert aussi à marquer l'éloignement, ainsi dans le type *dē-fugiō* « s'enfuir » (fr. *dé-camper*, *dé-guerpir*).

5.1. lat. *auferō* :

Il ne saurait être question de dénier toute existence au préverbe latin *au-* en y voyant l'allomorphe spirantisé de *ab-*¹³. On ne saurait admettre qu'une forme **af-ferō* (< **ab-fer-*) eût été non-conforme à la phonétique latine, à en juger par *offerō* (< **ob-fer-*). On ne saurait non plus se fonder sur Cicéron¹⁴ pour rejeter la possibilité d'une variante récente **ab-fer-*¹⁵ qui se distinguât nettement de l'homonymique *affer-* (< **ad-fer-*) en réintroduisant le préverbe *ab-* de façon analogique. Du reste, le traitement phonétique standard eût donné lat. **āferō* comme on a *āfuī*, *āforem* et *āfutūrus* en regard de *ab-sum* et *ab-esse*. On ne peut se contenter de conclure que « The question of why this analogy did not reach *auferō* and *aufugiō* must remain unanswered »¹⁶. Il est manifeste que le préverbe archaïque du lat. *auferō* « emporter vivement »¹⁷ représente un isolat morphologique à l'intérieur du lexique latin, mais ce préverbe rare et résiduel possède des correspondants dans d'autres langues, ainsi le r. *y-ōepēm* « il emportera »¹⁸ ou bien le véd. *áva-BHR-* « enlever, ôter » (la tête du corps¹⁹) qu'on relève en *RV* 10. 171, 2ab,

t(u)vám makhásya dódhataḥ síro (á)va tvacó bharaḥ

« c'est toi qui as séparé de (son) corps²⁰ la tête de Makha qui tremblait²¹ »

¹² Le second *-a* du véd. *áv-a* doit s'expliquer par *úpa* à qui il emprunterait sa finale et ne saurait remonter au-delà de l'indo-iranien (l'avestique présente ainsi *auua.baraiti* « emporter » en regard du véd. *áva-bharati*). DÜNKEL (1988) pose un étymon i.-e. **a₂uo* qu'il distingue du groupe de la particule **h₂u* « en revanche, mais ».

¹³ Contra : de VAAN (2008 : 19-20). Ce dernier offre en revanche un bon schéma explicatif pour la sonorisation de lat. *ab*. On peut partir d'it. com. **apo-douk-e/o-* pour aboutir à lat. *abdūcō* (de VAAN, 2003-04 : 4, n. 4). Cette explication figure déjà chez SOMMER (1914 : 275).

¹⁴ Cic., *Or.* 158, *Quid, quod etiam abfugit turpe uisum est et abfer nōluērunt, aufugit et aufer māluērunt ?* « Qui plus est, on a trouvé affreux *abfugit* et on a refusé *abfer*, préférant *aufugit* et *aufer* ».

¹⁵ Du type *ab-fuat* « absit » (Front., *Amic.*, 1. 14, 2) ou bien *ab-forem* pour *āforem*.

¹⁶ de VAAN (2003-04 : 6).

¹⁷ Noter Pl., *Aul.*, 638 *aufer cauillam* « porte au loin (= cesse) tes plaisanteries » et Pl., *As.*, 469 *aufer tē hinc* « ôte toi d'ici ! ». Virgile emploie le tour *fugāx aufertur* (*En.* 11, 713) « il s'échappe à vive allure ».

¹⁸ Noter le sens du réfléchi *y-ōepēm-cy* « il rangera » (ses affaires). L'imperfectif *y-ōupámь-cy* « faire son paquet » s'emploie au sens familier de « décamper » (ainsi relève-t-on chez Pouchkine, *La fille du capitaine*, chap. XIII, *yōupaiūme-cь!* « ouste, fichez le camp ! »). Non-réfléchi, *y-ōupámь* signifie « rentrer la récolte ».

¹⁹ Ce passage rappelle fort l'emploi que fait Virgile du verbe *auferō* dans l'*En.*, 322-333, *tum caput ipsī aufert dominō truncumque reliquit # sanguine singultantem* « puis du maître lui-même il fait tomber la tête, laissant tomber le tronc d'où le sang jaillit par saccades » (il s'agit de Rhamnès, tué dans son sommeil par Nisus).

²⁰ Le nom-racine *tvac-* f. « peau » désigne ici le « corps » selon Sāyana (litt. : « enveloppe du corps »). Noter que le hit. *tuekka-* (< **t₂ék-o-*) signifie « corps, personne ».

5.2. lat. *autumnus* n. « automne »

Quelle qu'en soit l'origine, le préverbe i.-e. **au-* marque une séparation violente, incluant la notion d'*arrachage*. Il a fourni à l'italique une désignation de la moisson. Récemment (RIX, 1997²²), il vient d'être démontré que le lat. *autumnus* n. longtemps réputé d'origine étrusque repose sur un adjectif en *-*ino-* indiquant le temps : on poserait un ancien syntagme **autum(i)num (tempus)* « période de la récolte »²³ comme on a *hibernum (tempus)* « période hivernale »²⁴. Le dérivé **autum-ino-* « (temps) de la récolte »²⁵ postule un ancien nom-d'action it. com. **áu-tom-o-* m. « récolte » (soit le type du gr. κατά-λογος). On aurait ici le reflet d'un ancien syntagme i.-e. **au- temh₁-* « arracher, récolter ». La période de la récolte fournit au germanique une désignation de l'*automne* : l'all. *Herbst* (v.h.a. *harbist*) repose sur un étymon germ. com. **χarb-ista-* (reflété par l'angl. *harvest* « récolte »), lequel est apparenté au lat. *carpō* « cueillir » ainsi qu'au gr. καρπός m. « fruit ».

5.3. lat. *aufugiō* :

Le préverbe *au-* du lat. *au-fugiō* « s'échapper vivement » répond étymologiquement au préverbe *u-* du v.-sl. *u-běgŏ, u-běžati* « s'enfuir »²⁶ qui reflète la racine **b^heg^u-* « fuir »²⁷. Le gr. ἀυχάπτειν (Hsch.) fournit un *tertium comparationis* : la forme est conservée dans la glose ἀυχάπτειν· ἀναχωρεῖν « s'échapper »²⁸. En l'espèce, il semble difficile de déterminer ici quelle racine formait jadis syntagme avec l'adverbe i.-e. **au-* « de haut en bas, au loin » pour donner un verbe « s'enfuir » (cf. lat. *dē-fugiō* « s'enfuir » en regard du préverbe *dē*²⁹ qui veut dire en propre « de haut en bas »). Chaque langue emploie la racine vivante qui veut dire « fuir ». Seule est restituable la communauté d'emploi de ce préverbe archaïque d'après le lat.

²¹ Le participe intensif de la racine *DHŪ-* « s'agiter » s'emploie en contexte indraïque pour décrire le démon qui se débat. On rapprochera *RV* 8. 6, 6abc, *vī cid vrtrāsya dódhato / vájreṇa śatáparvanā / śíro bibheda vrśnīnā* « avec sa virile massue aux cent bosses (Indra) a arraché (vī *BHID-*) la tête de *Vrtra* qui tremblait ».

²² Il est loisible d'en lire le compte-rendu fait par M. EGETMEYER dans la *CEL* 3 (=R. Ph. 79/2, 2005, 331).

²³ On comprend ainsi les graphies fautives de type *auctumnus* (citées dans le *DELL* : 61) qui reflètent une étymologie synchronique basée sur le verbe *augeō* « fournir la croissance » (P.-Fest. 21, 27, *autumnus quidam dictum existimant quod tunc maxime augeantur hominum opes, coactis agrorum fructibus*).

²⁴ L'adjectif **hiberno-* (< it. com. **χeimer-ino-*) s'apparente au gr. χειμερινός dont il est sans doute le strict cognat. Le dossier complet figure chez SZMERENYI (1991). Le traitement phonétique, complexe, peut s'esquisser de la sorte : it. com. **χeimer-ino-* > **χeim(e)r-ino-* (syncope dans une séquence de trois brèves) d'où proto-lat. **heifrīno-* > **heibrīno-* > **hībrīno-* > *hibernus* « hivernal ».

²⁵ Soit le type *nocturnus* « qui se passe pendant la nuit ».

²⁶ Traduit le gr. ἐκφεύγειν dans la *LXX*.

²⁷ Reflétée par le gr. φοβέω « mettre en déroute » vs. φέβομαι « fuir ».

²⁸ La forme est donc comparable à l'hom. **ἀνα-χάζομαι* « reculer » (H 264, ἀλλ' ἀναχασσάμενος λίθον εἴλετο χειρὶ παχείη « mais il (*scil.* Hector) recule et, de sa puissante main, saisit une pierre»). Pindare emploie l'actif οὐδ' ἀνέχασσαν « et ils ne purent le faire reculer » (N. 10, 69). Ces formes recouvrent peut-être un couple ancien **ἀF-ε-χάσσατο* « il recula » vs. **ἀF-έ-χασσε* « il fit reculer » qu'on aurait modernisé au moyen du préverbe ἀνά- plus vivant.

²⁹ Pour l'état complet de la question, consulter l'étude de BRACHET (1998).

au-fugiō, le v.-sl. *u-běgō* et le gr. *αὐ-χάπτειν*³⁰.

5.4. problèmes sémantiques de l'adverbe i.-e. **au* « au loin » et « auprès »

L'adverbe i.-e. **au* revêt les sens *a priori* contradictoires de « au loin » et « auprès ». La préposition russe *y*, quand elle gouverne le génitif, indique nettement la provenance dans un tour comme *взять книгу у товарища* « emprunter un livre à un camarade » et la proximité dans le tour *сидеть у окна* « être assis près de la fenêtre ».

De même, si l'av. *auua-BAR-* veut dire *emporter au loin* dans le *Vīdēvdāt* 8. 2, *auua aētām¹ ristām³¹ baraiian* (avec tmèse) « puissent-ils emporter au loin³² ce défunt », *auua.BAR-* revêt le sens symétrique d'*apporter* (gouvernant le génitif³³) en *Y.* 65. 2, (*arəduuī sūrā anāhitā*) *yā uuīspanq̄m hāirišinq̄m dāitīm raθβīm paēma auua.baraiti* « (Arəduuī Sūrā Anāhitā³⁴) qui apporte à toutes les femmes un flot de lait conforme à la nature (du nourrisson)³⁵ et régulier³⁶ ».

De fait, la réciprocité sémantique de l'adverbe i.-e. **au* « au loin » et « auprès »³⁷ se laisse sans peine ramener à un unique sens spatial, marquant un mouvement (rapide) du haut vers le bas³⁸. Précisé par un ablatif d'origine, un tel mouvement peut aboutir à l'idée d'*éloignement* (ainsi en lat. *dē-fugiō* « s'enfuir »), de *cassure* (lat. *dē-cīdere*, fr. *dé-capiter*), ou de *rapprochement* (lat. *dē-ferō* « présenter, offrir »³⁹). L'évolution syntaxique précisant la nature du mouvement se surprend en plein développement dans les langues historiques : c'est ainsi que le véd. *áva-TR̥-* « descendre, s'incarner (dans un *avatar*) » finit par revêtir le sens de

³⁰ La formation du thème de présent *αὐχάπτειν* « fuir » est obscure : c'est peut-être l'allomorphe crétois en *-ττω* de **αὐχάζειν* des autres dialectes (*DELG* : 144). Le véd. *áva-HĀ-* « laisser, abandonner » (< **áu-g^heh₁-*) en représenterait peut-être la contrepartie transitive.

³¹ En propre *rista-* est le participe du verbe *RAĒΘ-* « aller, passer » qui est un euphémisme pour « mourir ».

³² L'av. *baraiian* (opt. 3 pl.) répond trait pour trait au gr. *φέροισιν* (< **b^hér-o-ih₁-ent*).

³³ Génitif d'attribution, consulter REICHEL (1909 : 255). Noter ainsi le véd. *dēhi me* « donne-moi ! ».

³⁴ Pour l'épithète *sūrā* « la puissante » (= véd. **sūrā*), consulter l'étude de LE FEUVRE (2007 : 124).

³⁵ L'av. *dātīia-* veut dire « conforme au *dāta-*» (*dāta-* n. « loi » est ici à entendre au sens de « loi naturelle »).

³⁶ Au vocalisme radical près, l'av. *raθβīia-* correspond au véd. *rtvíya-* « régulier, qui vient au bon moment ». Le véd. *rtú-* m. peut désigner les *époques* de la femme (d'où le skr. cl. *rtu-matī* adj. f. « qui a ses règles »).

³⁷ Le hitt. *ū-da-* « apporter » reflète i.-e. **au-dh₃-*. KIMBALL (1999 : 225) pose un étymon i.-e. **ou* qui ne tient pas compte du lat. *au-*. Le degré zéro de la racine s'expliquerait bien en partant du participe *ū-dant-* « apporté » (< **áu-dh₃-ont-*).

³⁸ Le mérite de cette explication revient à F. FLECK (ainsi que les exemples qui suivent). Qu'elle trouve ici l'expression de ma gratitude. Il est envisageable de dire que le lat. *dē-* recouvre en partie les emplois de *au-*, ainsi dans le type *dē-dere* « livrer remettre » (< **dē-dh₃-*) qui correspond à hitt. *ū-da-* « apporter » (< **áu-dh₃-*). Avec un renouvellement formel de la racine (et non du préverbe), on peut considérer que le syntagme ancien conservé par le véd. *áva-HAN-* « terrasser, abattre » (< **áu-g^hen-*) serait indirectement reflété par le v.-sl. *u-biti* « tuer » (lequel présente la racine slave vivante pour « battre, frapper »).

³⁹ Dans le tour *ad eum dēfertur imperium* (Cæs., *G.*, 7.4, 6) « on lui remet le commandement en chef ». Noter que *dē-ferō* présente aussi le sens étymologique de « porter d'un lieu élevé dans un autre plus bas » (ainsi chez Liv., 22. 15, 12, *castra in uiam dēferunt quā Hannibal ductūrus erat* « ils descendent leur camp en direction de la route par où hannibal devait passer »).

« détourner de »⁴⁰. Le tour se retrouve chez Kālidāsa, *Rāgh.*, 6. 30ab,

athāṅgarājād avatārya cakṣur yāhīti janyām avadat kumārī

« Mais la princesse, écartant ses yeux du roi des Aṅgas :

‘Viens !’ dit-elle à sa compagne »

Il ne manque pas de trace du préverbe *áṃ indiquant un mouvement du haut vers le bas, ainsi dans le syntagme *áṃ-ped- « tomber, s’abattre » inférable de la correspondance entre le v.-sl. *u-pad-ǫ*, *u-pas-ti* « tomber » et de l’av. *auua.PAD-* « tomber » attesté à l’infinitif en Y 44. 4a,

kasnā dərətā zqmčā adē nabāścā auuapastōiṣ

« Qui donc a fixé la terre en bas et les cieux (pour les empêcher) de tomber⁴¹ ? »

Fait notable, le préverbe *áva-*, nettement résiduel, est en distribution complémentaire avec l’usuel *ní-* « vers le bas » dans le participe privatif atharvavédique **an-ava-drā-ṅá-* « qui ne peut trouver le sommeil » en regard du groupe vivant de *ní-DRĀ-* « s’endormir » (avec son dérivé inverse *nī-drā́* f. « assoupissement »)⁴². Il est donc envisageable de poser trois valeurs pour i.-e. *áṃ : « de haut en bas », « au loin » et « auprès ».

*áṃ « de haut en bas »	*áṃ « éloignement »	*áṃ « rapprochement »
*áṃ-ped- « tomber » v.-sl. <i>u-pad-ǫ</i> « tomber » av. <i>auua-PAD-</i> « tomber » véd. <i>áva-PAD-</i> « tomber »	*áṃ-b ^h er- « emporter » véd. <i>áva-BHR-</i> « ôter » lat. <i>au-ferō</i> « emporter » v.-sl. <i>u-berǫ</i> « ramasser »	*áṃ-b ^h er- « apporter » av. <i>auua-BAR-</i> « conférer »
*áṃ-g ^h en- « abattre » véd. <i>áva-HAN-</i> « abattre » ⁴³ v.-p. <i>ava-ǰan-am</i> « j’ai tué » ⁴⁴ v.-sl. <i>u-bǐ-jǫ</i> , <i>u-bi-ti</i> « tuer »	*áṃ-ĝ ^h eh ₁ - « s’éloigner » véd. <i>áva-HĀ-</i> « quitter » gr. <i>ὀχόττειν</i> « s’enfuir » lat. <i>au-fugiō</i> « s’enfuir »	*áṃ-deh ₃ - « apporter » hitt. <i>ū-da-</i> « apporter »

⁴⁰ Avec un ablatif d’origine (*aṅga-rājād*). L’absolutif *ava-tār-ya* présuppose un présent causatif **ava-tār-ay-a-ti* « dé-tourner ».

⁴¹ L’infinitif au génitif d’origine se retrouve en védique, sur base de nom-racine, en RV 2. 29, 6d, *trádhvam kártād avapádo yajatrāḥ* # « sauvez (-nous) de la fosse, de tomber (dans elle), vous dignes du sacrifice! » (l’hymne s’adresse aux *vísve devāḥ*). Le tour fonctionne à la manière d’un double datif : il y a une attraction casuelle (il faut entendre « empêchez-nous de tomber dans la fosse! »).

⁴² Attesté en AV 8. 1,13b, *asvavnáśca tvānavadrāṅśca rakṣatām* # « que celui qui ne dort point ainsi que celui qui ne peut s’endormir te protègent ! ». Le participe **an-ava-drā-ṅá-* requiert **áva-DRĀ-* valant **ní-DRĀ-*.

⁴³ Noter la *figura etymologica* « jeter à terre » bien attestée par l’AV 13. 1, 30b, *avācínān áva jahi* « tue-les et mets-les à terre ! ». La forme athématique de l’adjectif *ávāñc-* « tourné vers le bas, situé en bas » est conservée dans le *Jaim. Br.* 1, 123, *avāco ’vaghnan* « ils les abattirent et leur firent joncher le sol ». L’adjectif spatial *ávāñc-* indique donc le résultat (« être gisant »). L’amorce de ce tour est à chercher dans le RV 4.25, 6d, *avahantéd avācaḥ* # (= **ava-HAN-tā + íd*) « il (*scil.* Indra) les jette à terre et les anéantit ».

⁴⁴ DB I : 57, *avam gaumātam tyam magum avājanam* « j’ai tué ce Gaumāta, le Mage ».

5.5. une locution archaïque : véd. *áva divás « depuis le haut du ciel »

Si le lat. *auernus signifie « situé en bas » (par contraste avec *supernus*), il faut en rapprocher la préposition véd. *áva* « en bas, au loin » qui revêt parfois le sens de « depuis, du haut de », ainsi dans le tour archaïque *áva divás « depuis le haut du ciel » en AV 7. 55, 1a (recension Śaunaka)

yé te pánthāno 'va divó yébhīr víśvam áirayaḥ
tébhīḥ sumnayā dhehi no vaso

« Tes chemins qui partent du ciel, ceux par lesquels tu procures (*ā-traya-s) toute chose, emprunte-les, ô Vasu (=Indra), pour nous placer dans ta faveur ! »

Il est à noter que les *pada*⁴⁵ ab se retrouvent dans le SV 1. 172 ab, yé te pánthā adhó divó yébhīr vyàśvam áirayaḥ. Le terme *vyàśvam*, métriquement meilleur que *víśvam* ne fournit pas un sens cohérent. Il doit s'agir d'une erreur pour *vyàśtam « le lot imparté à chacun » (sur vy-AŚ- « obtenir » et, pris intransitivement : « échoir en partage »). Le texte du SV présente la préposition *adhás* « sous », ce qui doit représenter une modernisation du texte. Le *textus traditus* recouvre une couche plus archaïque, qui devait primitivement se présenter comme suit : yé te *pánthā.o 'va divó yébhīr *v(í)yaśtam áirayaḥ (8+8). Il faut admettre qu'en *devanāgarī*, un nominatif pluriel archaïque de type *pánthā.as « les chemins » (< i.-e. *pént-oh₂-es⁴⁶) ne pouvait guère se noter autrement que *पन्थाऽओ. Il n'est pas interdit de penser que le copiste du SV aurait altéré *ये ते पन्थाऽओ ऽव दिवो (*yé te pánthā.o 'va divó) en ये ते पन्था अयो दिवो (yé te pánthā adhó divó) avec permutation du *ṭ* et remplacement de *ऽव en घ pour rétablir un texte sanskrit correct. Le texte de l'AV aurait donc tout simplement modernisé l'archaïque *pánthā.o en pánthāno (lesquels sont métriquement superposables).

5.6. ávara- et av. aora « ici-bas »

Reste à étudier la sphère d'emploi de l'adjectif contrastif i.-e. *áyu-(e)ro- « situé vers le bas ». Il est manifeste que ni le véd. *ávara-* « situé en bas » ni l'av. *aora* « en bas, ici-bas » ne désignent à proprement parler des lieux *infernaux*. Ils désignent en revanche le monde d'*ici-bas*, qui est le monde *inférieur* pour les dieux. L'étude de la phraséologie ne laisse aucun doute là-dessus :

Yt 13. 147,

aora uuaṅ^whīṣ upa.śaēta

yā āpō yāścā uruuarā

yāścā aṣāunqm frauuaṣaiiō

« Venez résider ici-bas, ô saintes⁴⁷,

vous les eaux et vous les plantes,

et vous les *Frauuaṣis*⁴⁸ des justes⁴⁹ ! »

⁴⁵ Le *pada* est un terme de métrique indienne qu'on peut rendre par « hémistiche ». La désignation vient du fait que la strophe du sanskrit épique est un distique, dont les quatre hémistiches sont comme les quatre pattes (*pada-*) d'un animal. On les désigne commodément par les lettres *a*, *b*, *c* et *d*.

⁴⁶ Pour le paradigme i.-e. du nom du « chemin » se référer à WIDMER (2003 : 139).

⁴⁷ Cognat du véd. *vásvīḥ*.

RV 43. 34. 5c,

*kó addhá veda ká ihá prá vocad devám áchā path(i)yā ká sám eti/
dādrśra eṣām avamā sādāmsi*

« Qui sait clairement, qui pourrait révéler ici bas
quel chemin se porte en direction des dieux ?/
On voit d'eux (seulement) les séjours les plus bas »

RV2. 9. 3b, *ávare sadhásthe #*

« dans ton séjour inférieur » (= sur terre) ⁵⁰

En revanche, la désignation du monde souterrain par un adjectif contrastif en *-ero- est attestée en anatolien, avec les *kattereš šiuneš* « dieux infernaux »⁵¹. L'adjectif *kattera-* « inférieur, infernal » (noté GAM-ra) est formé sur l'adverbe *katta* « en bas ». Le cas de figure rappelle les faits italiques, avec les *dīt inferī* « dieux infernaux » (Cic.) qui s'opposent aux *dīt superī* « dieux du ciel »⁵².

6. bilan

Le nom de l'*Averne* s'explique bien en partant d'une formation d'adjectif contrastif en -ernus (< *-er-ino-) ⁵³, soit **auernus*, -a, -um « situé en bas » apparenté au véd. *ávare-* « inférieur ». L'it. com. **au-er-o-* « inférieur » (vs. *(s)*uper-ino-* « supérieur » ⁵⁴) serait à un adverbe **au-er* « au loin, loin de, en bas » ce que *internus* (< **enter-ino-*) est à *inter*. Une preuve supplémentaire de la valeur spatiale du suffixe complexe *-er-inó- posé ici pour rendre compte du lat. *Auernum* serait le terme *cauerna* f. « cauité » évidemment en rapport avec l'adjectif *cauus* « creux ». L'emploi du suffixe fait songer à une collusion entre les deux familles, ce dont semble témoigner un passage de Lucrèce (6, 596-598⁵⁵),

*Ancipit̄ trepidant igitur terrōre per urb̄s,
tecta superne ⁵⁶ timent, metuunt inferne cauernās
terrāi nē dissoluat nātūra repente*

⁴⁸ Ce sont les anges gardiens de l'*Avesta*. Ils se confondent parfois avec l'âme des trépassés eux-mêmes.

⁴⁹ Cognat du véd. *rtā-van-* « qui vit selon le *rtā-*, pieux, juste, vertueux ».

⁵⁰ Le destinataire de l'hymne est Agni, qui réside au ciel (*AV* 6. 80. 3a, *divī te sadhástham #*).

⁵¹ Forme citée chez TISCHLER (2001 : 76).

⁵² Pour ces faits, consulter GARNIER (2008 : 132).

⁵³ Pour les dérivés de ce type, voir l'étude de SZEMERÉNYI (1991).

⁵⁴ Lequel correspond étymologiquement à l'arm. *verin* « supérieur, situé en haut » (GARNIER, 2008 : 148, n. 52).
Noter en outre la variante **uperi-tjō-* reflétée par le skr. *upari-tana-* « supérieur ».

⁵⁵ Il est question des tremblements de terre.

⁵⁶ La scansion exceptionnelle *sūpernē* se retrouve chez Horace (*O.*, 2. 20, 10). Il faut sans doute admettre ici le croisement des adverbes en -ē de type *hūmānē* issus d'anciennes finales d'instrumental (< i.-e.*-e-h₁), correspondant en principe à des adjectifs de la première classe en *-o-, avec les emplois du neutre de deuxième classe d'adjectifs, soit le type *dulcē rīdens*, qui est en voie d'adverbialisation. Il n'est pas impossible de partir du type *bēnē* qui repose sur un plus ancien **duenē* en vertu de l'abrégement des mots iambiques.

« Une double terreur saisit alors les villes éperdues : craignant au-dessus d'elles la chute de leurs toits, elles redoutent encore que par-dessous la nature ne disjoigne et renverse soudain les *cavernes souterraines*. »⁵⁷

Il est donc envisageable de poser comme source du lat. *cauerna* « cavité souterraine » une sorte de *dvandva* syncopé **cauus + *auernus* « creux et profond »⁵⁸. La plupart des mots en *-erna* du latin sont ambigus ou problématiques : *lanterna* f. « lanterne » est une adaptation du gr. λαμπτήρ et *taberna* f. « taverne » ne continue pas nécessairement un plus ancien **trab-erna* « cabane en rondins ». Il n'est donc pas exclu de rendre compte du lat. *cauerna* par un ancien adjectif **cauernus, -a, -um* « creux et profond ».

Éléments de bibliographie :

- BRACHET J.-P. (1998), *Les préverbes AB-, DĒ-, EX- du latin : étude linguistique*, Paris 1998.
- DÜNKEL G.E. (1988), « Laryngeals and Particles : **u* ; **h₂u*, and **awo* », in *Die Laryngaltheorie und die Rekonstruktion des indogermanischen Laut- und Formensystems*. Ed. A. Bammesberger, Heidelberg 1988, 107-121.
- GARNIER R. (2008), « Nouvelles réflexions étymologiques autour du gr. ἄνθρωπος », *BSL* 103/1, 2007 (2008), pp. 131-154.
- KIMBALL S. (1999), *Hittite Historical Phonology*, Innsbruck 1999.
- LE FEUVRE C. (2007), « Grec γῆ εὐρώεσσα, russe *syra zemlja*, vieil islandais *saurr*, 'la terre humide' : phraséologie indo-européenne et étymologie », *BSL* 102/1, 2007, 101-129.
- LEUMANN M. (1977), *Lateinische grammatik* (LEUMANN - HOFMANN - SZANTYR), München 1977.
- MELCHERT G. (1984), *Studies in Hittite Historical Phonology*, Göttingen 1984.
- REICHELT H. (1909), *Awestisches Elementarbuch*, Heidelberg 1909 (Dritte, unveränderte Auflage 1978).
- RIX H. (1997), « *Autumnus* 'Herbst' und andere lateinische Vertreter der Wurzel **temh₁-* 'schneiden' », in *Scríbthair a ainm n'ogain : Scritti in Memoria di Enrico CAMPANILE*, AMBROSINI, RICCARDO et al. edd., Pisa, 1997, Vol. II, 871-889.
- SOMMER F. (1914), *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 2. Und 3. Auflage, Heidelberg 1914.
- SZEMERÉNYI O. (1991), « Latin *hibernus* and Greek χειμερινός, The formation of time adjectives in the Classical languages » (= *Scripta Minora*, Innsbruck 1991, Vol. II, 1141-1159).
- TISCHLER J. (2001), *Hethitisches Handwörterbuch*, Innsbruck 2001.

⁵⁷ Trad. ERNOUT, *CUF*, 1964² (prem. éd. 1920).

⁵⁸ Il faut ici citer le fameux passage du cheval de Troie, chez Virg., *En.* 2, 19, *penitusque cauernās # ingentīs uterumque armātō mīlite complent* « jusqu'en leurs profondeurs ils remplissent de soldats armés les cavités énormes, le ventre ». On retrouve ici associées les notions de 'creux' et de 'profondeur'.

DE VAAN M.,

- (2003-04) « Latin *au* ‘away’, an allomorph of *ab* », in *Anuari de Filologia* 25/26, Barcelona, 2003-04, 1-7.
- (2008) *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leiden 2008.

WACKERNAGEL-DEBRUNNER (1896—1954 I à IV), *Altindische grammatik*, (5 vol.: I Lautlehre, II,1, Wortlehre, II, 2, Die Nominalsuffixe, III, Nominalflexion, IV, Verbum und adverbium), Göttingen 1896-1954 (nouvelle édition de 1957, avec introduction générale par L. RENOUE, 125 pp.). (abrév. *AiGr.*).

WIDMER P. (2003), *Das korn des weiten Feldes*, Innsbruck 2003.

Sommaire : Dans cette contribution, on se propose d’étudier l’étymologie du nom de l’*Averne*. Il ne fait pas de doute que les anciens y voyaient la désignation d’un marais méphitique, réputé infranchissable aux oiseaux (d’où le recours à un étymon grec ὄρνος). Le terme *auernum* semble un terme générique (noter *Auerna loca* chez Lucr. 6, 738) avant de désigner spécifiquement l’entrée des Enfers sise non loin de Cumae. Une nouvelle orientation étymologique consisterait à y voir un ancien adjectif spatial contrastif en *-ernus* (<*-er-inó-). Le terme serait apparenté au véd. *ávara-* « inférieur ». On admettrait en ce cas un étymon it. com. **au-er-ino-* « inférieur ». Les *loca auerna* (sans majuscule) seraient des *loca inferna*.

WHERE THE NAME OF THE *LACVS AVERNVS* COMES FROM ?

Abstract : The following paper intends to make an etymological study of the *lacus Auernus*. No doubt is left that Roman authors themselves would explain its name by a far-fetched folk-etymology, based upon a Greek compound ὄρνος which is almost certainly a ghost-word. This would refer to the lake being regarded as a noxious swamp, causing the death of anything flying over. In fact, Latin *auernum* seems to have been a generic name (*Auerna loca* is met with in Lucretius 6, 738), before meaning the entrance of the underworld near Cumae. A new etymological orientation might be to explain this word as a former adjective ending in *-ernus* (< PIE *-er-inó-), with the well-known oppositional suffix **-ero-*. Latin **auernus* would eventually match with Vedic *ávara-* « lower ». Henceforth, one may assume a Com. Italic etymon **au-er-ino-* « lower ». The so-called *loca auerna* (without capital letter) would be nothing else but *loca inferna*.